

GASPARD DE BESSE

I

LE FRÈRE ET LA SŒUR

A Besse, dans l'arrondissement de Brignoles, il y avait, dans ce temps-là, un frère et une sœur qui étaient liés de cœur, comme les cinq doigts de la main sont unis entre eux. Lui se nommait Gaspard ; elle, Marie-Marthe. Lui était grand et fort ; elle était petite et jolie. Ils étaient bien pauvres tous deux, mais Gaspard trouvait toujours le moyen d'économiser sur ses gages de berger pour acheter à sa sœur, soit un ruban frais pour les jours de fête, soit des sabots fins pour suivre la procession du dimanche.

Gaspard n'avait pas l'amitié des filles du pays, car il était laid et brutal ; les garçons non plus ne l'accueillaient pas bien, car il n'avait jamais dans son gousset de quoi payer sa quote-part de tir au fusil ou son écot au cabaret ; il n'y avait que sa sœur qui l'aimait : il n'était pas laid pour elle, et jamais elle n'avait eu à se plaindre de sa brutalité !

Les années se passèrent. Gaspard avait trente ans et Marie-Marthe vingt-deux. Le pauvre garçon voyait tous les jeunes gens prendre femme ; la pauvre fille voyait chacune de ses compagnes devenir la choisie de quelqu'un, et pas une fille ne songeait à Gaspard, et pas un garçon ne se présentait pour épouser Marie-Marthe ! Pourtant, ils se sentaient seuls au milieu de leur bourg populeux ; lui ne s'apercevait pas de leur solitude ; mais elle y pensa, soupira, s'en plaignit, et c'en fut assez pour qu'il prit leur pauvreté en horreur.

Un jour que Marie-Marthe, bien désolée, préparait le souper de son frère et frémissait par secousse au bruit des violons du pays qui chantaient au loin le mariage de Pierre de Flassans-sur-Issole avec Catherine du Thironel, Gaspard entra. Je ne dirai pas qu'il était plus gai que de coutume ; où aurait-il appris à sourire ? Cependant, les plis de son front étaient moins profondément creusés et ses épais sourcils ne tendaient plus à se rapprocher, comme dans ses jours de grand chagrin.

—Allons, Marie-Marthe, dit-il, essuie tes larmes et regarde-moi en face ; demain, nous serons riches, et le mois prochain tu pourras, tout comme les autres, faire jouer du violon à ta noce.

Marie-Marthe eut peur ; elle le crut fou. Et, comme une bonne sœur qui cache ses peines, pour que son frère ne souffre pas en les partageant, elle répondit du ton le plus gai qu'elle put prendre :

—Ah ! bah ! les noces, j'y pense bien, ma foi ! Qu'est-ce que ça me fait donc de rester fille ? Je n'en aurai que plus d'honneur. Me voilà la plus ancienne de la confrérie de la Vierge, à présent ; c'est à mon tour de porter la bannière, ça vaut bien autant que d'être mariée.

Gaspard hocha la tête, car il n'était pas sot, et il voyait bien que la pauvre enfant se mentait à elle-même pour le rassurer. Il ajouta :

—Porte la bannière qui voudra, car tu seras mariée, et bien heureuse encore ! Nous pourrions choisir celui qui te plait davantage : on a le droit d'être difficile en fait d'épouseurs, quand on peut y mettre le prix.

—Décidément, se dit Marie-Marthe, il a perdu la tête.

Elle parla d'autre chose ; lui ne souffla plus un mot pendant la durée du souper. Mais comme il s'étendait sur son lit de paille pour dormir, elle l'entendit murmurer :

—Demain, plus riche que monsieur le maire ; demain, millionnaire !

Et il s'endormit. Marie-Marthe ne dormait pas, les cadences du violon de la noce arrivaient toujours à ses oreilles et faisaient mal à son cœur.

Le lendemain, Gaspard se revêtit de ses pauvres habits du dimanche, laborieusement rapiécés par la patiente Marie-Marthe, et, sans dire son secret à sa sœur, il se rendit à Draguignan, le chef-lieu du département du Var. On ne sait pas ce

qu'il dit au préfet, mais voilà pourtant ce que l'on raconte de leur conversation :

—Monseigneur le préfet, je suis Gaspard de Besse, berger de mon état et chercheur de trésors à mes moments perdus. Voilà un an que je fouille la terre pour trouver une fortune, et voilà deux jours que j'ai découvert le pot aux roses. Avec votre permission, je peux être riche demain à plusieurs millions, si vous m'autorisez ; sans votre permission, je ne peux rien faire. C'est la volonté de Dieu qui m'oblige à venir près de vous.

Le préfet, qui se crut l'objet d'une raillerie inconvenante, eut le dessein de faire chasser le berger ; mais il avait l'air si convaincu de ce qu'il disait, que le magistrat voulut bien l'écouter encore.

—Monseigneur le préfet, continua Gaspard de Besse, j'ai une sœur à établir ; je ne prendrai sur le trésor que ce qu'il nous faudra pour être les plus riches du pays, et le reste sera pour le gouvernement ; voyez, si vous voulez que je fasse la fortune de l'Etat, car il faut qu'il consente à partager avec moi pour que je puisse entreprendre l'affaire. Si vous me refusez, vous ne saurez pas mon secret.

Bien certain qu'il perdait son temps à écouter un fou, le préfet congédia Gaspard, qui revint à Besse reprendre ses habits de berger ; mais son absence lui avait fait du tort auprès du fermier, et celui-ci venait d'engager un autre valet de ferme pour garder ses moutons.

II

LE CHIEN DU BERGER

Depuis longtemps Gaspard avait perdu sa place, et Marie-Marthe ignorait ce nouveau malheur. Il sortait le matin, il revenait le soir ; mais quelquefois, dans la journée, le vieux chien du fermier, abandonnant son troupeau, venait rôder autour de la chaumière, et les visites du fidèle Brignol intriguaient fort Marie-Marthe.

—Où est ce maître ? disait-elle au vieux chien.

L'animal, en la regardant, semblait lui répondre :

—Je viens te le demander.

Un jour, Marie-Marthe eut la pensée de retenir Brignol à l'attache jusqu'au soir.

—Je saurai bien, dit-elle, si Gaspard est encore berger dans la même ferme.

Le soir, Gaspard ne revint pas ; puis deux autres jours se passèrent sans nouvelles du berger ; enfin, il reparut un matin, après quatre jours d'absence.

—Sœur, dit-il à Marie-Marthe, tu dois savoir que j'ai perdu ma place à la ferme ; mais tranquillise-toi, j'appartiens maintenant à un bon maître : six-vingts écus de gages par an, et voilà ma première demi-année d'avance, ajouta-t-il en jetant sur la table une bourse de cuir qui contenait cent quatre-vingts francs en or, en argent et en menue monnaie.

Marie-Marthe, toute joyeuse, sauta au cou de son frère et lui avoua que depuis trois jours elle avait avec elle le vieux Brignol pour compagnon d'inquiétude.

—Pauvre bête ! dit Gaspard ; délie-le que je le caresse, et puis renvoyons-le à son maître, car il ne faut pas garder ce qui ne vous appartient pas ; on dit que cela porte malheur.

Si Marie-Marthe avait pu interpréter à mal la conduite mystérieuse de son frère, ces dernières paroles étaient bien de nature à détruire tous ses soupçons.

Ils caressèrent Brignol ; Gaspard le renvoya, et puis, quand le soir arriva, le frère de Marie-Marthe sortit de sa chaumière en disant à sa sœur :

—Comme il me faut demain être de bonne heure auprès de mon nouveau maître, et que je n'ai pas moins de dix lieues à faire, bonsoir, petite sœur, je reviendrai dans quelques jours ; ne te fais faute de rien, et attife-toi bien dimanche.

Le lendemain de cette seconde absence, Brignol était revenu. Marie-Marthe, à son réveil, le trouva couché auprès de la corde à laquelle il avait été attaché pendant trois jours. Deux fois, elle le reconduisit à la ferme, et deux fois il revint à la chaumière, pleurant à la porte quand

Marie-Marthe refusait de la lui ouvrir, et pleurant encore, mais de joie, lorsque enfin elle lui disait :

—Allons, entre, puisque tu le veux.

A quelque temps de là, arriva le jour de la Sainte-Marie d'août. Marie-Marthe attendait son frère ; elle ne le vit pas venir, mais un homme se présenta à sa place, et dit à la sœur inquiète :

—Voilà ce que Gaspard de Besse m'a remis pour vous.

Elle prit des mains de l'inconnu une petite boîte soigneusement fermée : elle renfermait une croix d'or et deux anneaux d'oreilles.

Un mois après, Gaspard vint voir sa sœur :

—Mon maître est mort, dit-il ; j'hérite de ma demi-année et de cinquante autres écus que voilà ; prends tout, car je viens de trouver une meilleure place encore : six cents livres de gages, des profits, et une dot pour toi si je mords bien à l'ouvrage.

—Mais où demeure ce maître ? demanda Marie-Marthe.

Gaspard hésita un moment, puis il reprit :

—A Roquevaire.

Marie-Marthe raconta à son frère comment elle avait en vain essayé de renvoyer le chien du fermier, et l'inutilité de ses efforts. Gaspard caressa Brignol et dit :

—Allons, qu'il reste ici, puisqu'il n'y a point moyen de le chasser ; cependant, je le répète, c'est mal de garder ce qui ne nous appartient pas.

Les mois se succédèrent, Gaspard ne revenait plus chez sa sœur qu'à de longs intervalles ; cependant la fortune de la jeune fille augmentait à mesure que son frère changeait de maître, et il en changeait régulièrement tous les trois mois ; c'était toujours une mort, un départ, une cessation de commerce qui le privaient de sa place, et, peu à peu, il faisait si bien son chemin, qu'à la fin de la première année, Marie-Marthe se trouva assez riche pour épouser le fils du maître d'école qui ne demandait pas moins de douze cents francs pour donner son nom à la sœur de Gaspard.

Le bon frère fut de la noce ; il ne se montra pas plus gai que de coutume. Cependant un rayon de joie illumina ses yeux lorsqu'il passa au doigt de Marie-Marthe une bague d'or sur laquelle brillait un joyau blanc : les gens du pays disaient que c'était tout simplement un diamant de verre, mais le curé, qui se connaissait en pierres précieuses, assura que c'était un diamant, un diamant vrai.

Trois ans se passèrent encore. Le fils du maître d'école de Besse était un ambitieux, il voulut acheter un champ appartenant à ses pièces de terre ; Gaspard paya le prix du champ désiré. Le fils du maître d'école voulut faire rebâtir sa maison ; Gaspard acquitta les frais de construction. De près ou de loin, il contentait les vœux du jeune ménage, et dès qu'ils étaient formés, le bon frère s'empressait de les réaliser.

Comment cette fortune arrivait-elle à Gaspard pour passer dans les mains de Marie-Marthe ? Celle-ci l'attribuait à la bonne conduite de son frère ; les autres disaient : " Il a du bonheur ! "

III

LE VŒU

En ce temps-là, la maréchassée faisait un service des plus actifs dans toute l'étendue de la localité d'Ollioules ; mais les gendarmes avaient beau multiplier leurs patrouilles, le riche voyageur ne passait pas dans ces gorges sans payer un tribut au hardi voleur qui s'y était retiré pour guetter sa proie sans défense. C'était tous les jours une arrestation ; c'étaient toutes les nuits de nouveaux coups de main. Le voyageur dépouillé portait plainte, la terreur était dans le canton ; mais personne n'avait pu ni donner le signalement du bandit, ni deviner quelle était la crevasse du rocher qui lui servait d'asile.

Marie-Marthe était donc devenue riche, mais elle était triste encore ; elle voyait sa fortune augmenter, et désespérait de la

léguer jamais à un héritier de son sang et de son amour. Trois ans s'étaient écoulés depuis son mariage, et la jeune femme n'était pas mère. Elle résolut d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Bonsecours, la patronne des marins et la protectrice des jeunes ménages. Son mari voulut l'accompagner.

—J'irai seule, dit-elle ; j'irai marchant pieds nus le jour et la nuit, pour que mon vœu soit mieux entendu et plus tôt exaucé.

—Au moins, ajouta-t-il, tu peux emmener Brignol avec toi.

—Soit, répondit Marie-Marthe.

Elle alla allumer un cierge à l'église paroissiale de Besse, pria pour son frère et pour son mari, appela Brignol, qui n'attendait qu'un signal pour la suivre, et se mit courageusement en route.

Espérant, croyant et faisant l'aumône sur son chemin, Marie-Marthe ne s'apercevait pas des fatigues du voyage. Il était nuit close, quand elle s'engagea, avec Brignol, dans l'étroit défilé de la vallée d'Ollioules. Marie-Marthe priait, Brignol allait flairant ça et là, puis trottant devant sa maîtresse, s'arrêtant pour l'attendre et reprenant sa course comme pour lui servir de guide et de défenseur. Tout à coup le chien s'arrête ; il tend l'oreille, tourne autour d'un monceau de pierres ; il gratte la terre, il aboie, et ne pouvant expliquer à Marie-Marthe le motif qui le retient à cette place, il s'y couche, grattant et grognant toujours.

Alors la sœur de Gaspard se souvint du bandit de la vallée d'Ollioules ; un saisissement arrêta sa voix et fait trembler tous ses membres ; l'effroi presse sa marche ; elle va, elle va, arrive au Bausset haletante, sans force et le front couvert d'une sueur glacée, elle ne peut dire que ces mots :

" Le brigand de la vallée, il est où vous trouverez mon chien. "

Les gendarmes partirent, accompagnés d'hommes et d'enfants du village, armés de fourches et de faux. On n'eut pas de peine à se saisir du bandit ; il était assis sur le monceau de pierres ; il caressait Brignol, et attendait Marie-Marthe, sa sœur.

On dit qu'il n'y avait pas pour moins de trente millions d'argent et de bijoux dans le caveau de Gaspard de Besse ; mais, voyez-vous, messieurs, je crois qu'il y a quelque petite chose à rabattre là-dessus, observa le père Mercereau, le voiturier qui venait de nous conter tout ce qu'on vient de lire, attendu qu'en fait d'histoire on fait toujours des contes.

—Et que devint le voleur ?

—Il fut pendu, et sa sœur mourut de chagrin ; c'est bien naturel, il lui avait fait tant de bien ! Aussi, pourquoi le gouvernement de ce temps-là n'avait-il pas voulu partager avec lui la moitié du trésor ?

—Vous croyez donc à la découverte du trésor, père Mercereau ?

—Sans doute ; il faut bien croire un peu de tout.

Pendant ce long récit, la carriole avait marché, et nous nous retrouvâmes bientôt au milieu de ces riches campagnes dont le plan incliné fuyait jusqu'à Toulon.

MICHEL MASSON.

LES BANQUES !!

La Banque Consolidée,
La Banque d'Echange,
La Banque Ville-Marie

ont suspendu leurs affaires, conséquemment leurs billets sont considérablement tombés dans leur valeur et ceux qui en ont doivent s'attendre à perdre beaucoup. Comme nous avons fait des affaires avec ces différentes banques et que nous pouvons régler avec leurs propres billets, nous profitons de cette circonstance pour favoriser nos pratiques et nous leur offrons aujourd'hui ainsi qu'au public en général de prendre les billets de ces différentes banques qu'ils peuvent avoir en mains, dans toute leur valeur, c'est-à-dire piastre pour piastre, pour de la marchandise. Nous n'étalons pas sur les trottoirs, comme quelques-uns de nos confrères, des monceaux de chiffons pour attirer votre attention ; nous préférons vous vendre de belles et bonnes marchandises à meilleur marché que leurs chiffons, et nous croyons plus convenable de vous les offrir sur nos comptes.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.